

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# LE FANTASQUE.

N. AUBIN, Rédacteur,  
W. H. ROWEN, Imprimeur,

PROPRIÉTAIRES.

{ No. 46, Rue Grant, St. Roch.  
{ No. 7, Ruedes Prairies, St. Roch.

## CONDITIONS.

Ce Journal se publie au No. 46, Rue Grant, St. Roch, deux fois par semaine, le LUNDI et le JEUDI. La feuille du Lundi contient 8 pages et se vend quatre sous; celle du Jeudi en a 4 et se vend deux sous. L'abonnement est de un shelling par mois, ou dix shellings par année, payable d'avance. On peut souscrire pour autant de mois que l'on veut. Les frais de poste se monteront à cinq shellings par année. On n'enverra pas le journal à la campagne pour moins de six mois.

Les ANNONCES seront insérées au prix des autres Journaux.



## DEPOTS.

On trouve le *Fantasque* au Bureau du Journal, chez Mr. E. GINGRAS, marché de la Haute Ville, et chez Mr. ANT. MATHÉ, Basse-Ville.

## AGENTS.

Montréal. — Chez Mr. IGNACE BOUCHER, Rue Ste. Thérèse, où l'on reçoit des souscriptions.

Trois Rivières. — Chez M. OLIVIER BUREAU, Etud. en Droit.

Les personnes qui désiraient se charger de l'agence du *Fantasque* dans les campagnes sont priées de nous le faire savoir.

*Je n'obéis ni ne commande à personne, je vais ou je veux, je fais ce qui me plaît, je vis comme je peux et je meurs quand il le faut.*

Vol. 3.

Quebec, 21 Janvier,

No. 89.

## BOITE DE PANDORE.

(Pour le *Fantasque*.)

Kingston, 1841

..... L'Artisan dont le public s'est sans doute ennuyé autant que nous! ..... le portera, nous l'espérons, à ne pas négliger ses amis aussi longtemps." — *Le Fantasque*.

MR. LE PHILOSOPHE DU FANTASQUE.

Ma première lettre, datée de Kingston, est parue dans vos piquantes pages précédées d'une note de votre main, dans laquelle se trouvaient les mielleuses phrases citées plus haut. Si je n'étais point au-dessous de la louange, si ma philosophie n'avait trouvé en défaut, ou si un joli compliment bien fait, bien exprimé et bien tourné eût pu me tourner la tête, j'avoue que je me serais, comme un avocat qui gagne une mauvaise cause, gonflé d'orgueil en vous entendant dire que le public s'ennuyait de moi autant que vous." Mais, cher frère en philosophie, il est très-aisé de voir que vous vous êtes abandonné à votre sentiment, plutôt que vous n'avez cherché à dire ce qui est, car malgré la foi toute catholique que j'ai dans vos paroles, il m'est impossible, entièrement impossible de croire que le public Québécois puisse s'ennuyer de mon absence. Eh! non d'une bêtise, il n'y a donc plus de ces écrivains politiques, dont le plus grand plaisir est de le désennuyer par de belles discussions,

lourdes de farlons personnels, et dont les gens tant soit peu sensés s'amuse-  
 nt si bien, et cela aux dépens de ses grands esprits fous qui se déchirent à  
 belles dents pour des châteaux bâtis en Espagne, ou bien pour des choses qui n'arri-  
 veront jamais ? Le public de Québec n'a donc plus de ces autres écrivains qui à  
 propos d'ivrognes régénérés, en d'embellissements de rues, s'écrient "c'est bien  
 sublime," et de sublimité en sublimité de la sorte, vous tortillent vingt fois l'imagi-  
 nation avant la fin d'un article de cinq lignes ? Jos. Laurin, Ecuyer, n'est donc  
 plus secrétaire d'assemblées publiques ? Enfin, le comité des Electeurs ne fait donc  
 plus rien ... plus d'adresses ... plus de pétitions ... plus de résolutions ... ? Il se  
 repose sur les lauriers que lui a mérités le choix des représentants Burnet ! Tas-  
 chéreau !! Mais diable, il me semble, si toutefois je me trompais, si toutes ces cé-  
 lébrités travaillent encore, chacune dans son genre, il me semble, dis-je, que le pu-  
 blic n'a guères le temps de s'ennuyer d'un être aussi imperceptible que moi parmi  
 ces hommes à belles plumes. Puis si vous ajoutez à cela que le public Québécois a  
 dû nécessairement, durant l'été, s'occuper des théâtres, des concerts, de l'habileté  
 des chevaux du cirque, de la consistance de ses représentants ; qu'il a dû aller se  
 récréer aux séances du conseil de ville ; à la vue des ménageries, aux exercices mi-  
 litaires, vous avouerez qu'il lui a resté peu de temps pour s'occuper d'un tout petit  
 artisan obligé de quitter sa ville natale pour gagner son pain et son sel.

À propos de sel, j'ai trouvé votre compliment un peu salé à l'endroit où vous es-  
 pèrez que "je ne négligerai pas si longtems mes amis." Ventre-saint-gris qu'appe-  
 lez vous "mes amis ?" Je n'ai pas comme vous le bonheur d'avoir un chien fidèle  
 dont toutes les actions tendent à me plaire, à me servir, ou à me récréer ; et dans ce  
 monde, le chien seul est l'ami de l'homme, cela fait honneur à la race canine mais  
 bien peu à la race humaine. Appelleriez-vous, par hasard, mes amis, parce que je  
 me suis mêlé d'écrire, cette foule de jeunes *littérateurs* que votre ville possède ? Si  
 c'est là votre idée, halte-là si vous plaît. J'en suis rien, absolument rien parmi  
 eux. A peine m'ont-ils fait l'honneur de me décocher, en passant, quelques traits  
 de leur façon. Je n'avais aucune prétention au savantisme, donc je ne devais pas  
 prétendre à leur amitié. Il est vrai qu'avec ces jeunes messieurs, il est très-aisé de  
 s'attirer le titre de savant. Je vais vous en confier le secret Mr. le Fantastique, d'au-  
 tant plus que je suis certain que vous n'en ferez jamais usage en faveur de personne.  
 C'est une petite cabale qui caractérise, depuis long tems, les jeunes Québécois.  
 Vous vous êtes peut-être quelquefois étonné en lisant les sottes productions d'un  
 jeune homme dont vous avez vanté les grands talents ; à l'avenir, si pareille chose  
 vous arrive, ressouvenez-vous de ce que je vais vous dire, et tout étonnement cessa-  
 ra chez vous.

Eh bien, monsieur, voici comment à Québec, on peut avoir la renommée d'un  
 savant, sans l'être :—D'abord, et comme vous pensez bien c'est là la principale con-  
 dition, il faut avoir fait un *cours d'étude* dans quelqueun des collèges de la province,  
 c'est-à-dire s'être rendu jusqu'en seconde : Si vous n'êtes allé que jusqu'en  
 sixième, c'est absolument la même chose. C'est là la principale condition, vous  
 ni-je dit, mais n'allez pas croire que c'est l'essentielle ; s'ichtre ! il faut plus que cela !  
 il faut, de toute nécessité, que vous ayez fait quelques méchantes vers sur votre sortie  
 du collège, sur la mort d'un de vos parents ou amis ; ce sera, comme de raison, plus  
 poétique, si c'est une amie ; trouvez un éditeur assez complaisant ou assez court de  
 matière, pour les publier dans son journal, voilà le grand point et cela se trouve aisé-  
 ment ; à défaut de cela, vous pouvez lire vos productions à quelques uns des *jeunes*  
*littérateurs* qui aient écrit, d'un style fleuri de pédantisme et de mauvais français, une  
 ou deux communications sur la politique du pays, ou, contre les écrits de jeunes gens  
 plus studieux qu'eux ; avec ceci, vous êtes dans la bonne voie ; cependant il y a le  
 complément qui relève le tout et lui donne un éclat des plus brillant ; pour être par-  
 fait il faut savoir réciter, *en chantant*, quelques morceaux de tragédie, se ressouvenir  
 de quelques préceptes d'Horace, s'en servir dans toutes les conversations, sur tous  
 les sujets, se vanter soi-même avec beaucoup d'effronterie, juger de tout sans con-  
 naître rien ; eh, foi d'imprimeur, avec tous ces petit tours d'adresse, vous vous  
 faites un grand nom, on vous admire comme un génie, pour votre âge. Voici l'ex-

plication de l'énigme : ceux à qui vous aurez lu vos vers, récités ceux des poètes, cités des préceptes, s'en vont par le monde s'entredisant les uns les autres : "C'est un garçon de grand talent !" " Il écrit : " (ce petit service se rend mutuellement). Mais cela se répète dans les familles, aux oreilles des hommes instruits, et ces derniers, quoiqu'ils y aient été souvent attrapés, donnent toujours dans le piège, finissent par le croire et contribuent eux-mêmes à former ces renommées factices. Ainsi, par ce jolie et facile moyen, sans jamais avoir rien fait qui vaille, vous vous trouvez un grand littérateur, un habile écrivain, ou un jeune homme scientifique, combien en connaissez vous comme ceux-là ? Un bon nombre, pas vrai ?

Quand je vous dirai, mon cher Fantasque, que personne n'a fait cette cabale pour moi, ce dont je me console aisément, vous voyez donc que je ne compte aucun ami, dans cette foule de beaux petits esprits. Aussi disent-ils tout naïvement : " Il n'a pas fait un cours d'études, " ce n'est pas lui qui écrit c'est le Fantasque. " Et avec tous leurs grands talens ils n'ont pas seulement le tact de concevoir l'honneur qu'ils m'ont en vous attribuant mes folies.

Que vous dirai-je enfin, monsieur, vous qui me conseillez d'écrire pour plaire à mes amis ? Plusieurs de ceux que les jeux de l'enfance, les plaisirs de la jeunesse, et les rapports de métier, m'avaient liés comme amis, m'ont abandonné pour la seule raison que quelques fois je me plaisais plus à étudier, à essayer ma jeune et faible plume, que d'aller avec eux dissiper mes loisirs et mes quelqueschelins péniblement gagnés, dans le salon d'un café, au comptoir d'une auberge, et coetera. N'ai-je pas entendu, de mes propres oreilles, dire : " Depuis qu'il écrit, il est impossible de vivre avec lui ! " Voilà comment un jeune artisan, cherchant par tous les moyens en son pouvoir, bien peu nombreux il est vrai, à s'acquérir quelques connaissances, voit ses vœux, et ses intentions maltraitées par ceux qu'il nomme ses amis.

Quand je prends ma plume, pour griffonner quelques articles, que vous avez la patience de lire et la bonté de publier, je n'ai pas la sottise présomption de prétendre plaire à personne, peu m'importe qu'on en soit content ou non. Plaire au pauvre, c'est impossible ; quand il a acheté son pain, il ne lui reste pas de quoi acheter les journaux ; il ne lit pas parce qu'il n'a pas d'argent ; les éditeurs de journaux, tout philanthropes qu'ils se disent, en recommandant de donner la substance corporelle au pauvre, sont encore loin de lui donner gratis la substance de l'esprit ; ils s'élèvent de toute la force de leur plume contre les mauvais riches qui refusent la charité, et eux laissent manger par les rats dans un coin de leur imprimerie, des masses énormes de journaux, qui, distribués aux pauvres, feraient un si grand bien à la société, en répandant les lumières chez ceux qui n'ont pas le moyen de les acheter. — Plaire aux écrivains ! Les sarcasmes sont là gisant au fond de leurs encriers prêts à se répandre, par crainte de se voir éclipser. Plaire aux riches, les écrits du pauvre, ne vont pour eux que des pauvretés. J'ai connu, et connais encore des jeunes ouvriers, ayant infiniment plus de talent que beaucoup de ces jeunes écrivains dont votre ville fourmille, mais moins courageux, moins hardi, moins effronté que moi, être effrayés par la grotesque satire qui taille de ses verges ceux de votre caste, qui, par l'étude cherchent à se tirer de la triste obscurité ; où les préjugés et les vœux rétrécies des classes plus élevées prétendent que l'ouvrier doit croupir à jamais.

Puis, mon cher Fantasque, il est très aisé pour vous, assis sur votre sofa, près de votre poêle russe, dans la tranquille solitude de votre cabinet, il est très aisé, fis je, pour vous d'écrire : " Que je ne dois pas oublier si longtemps mes amis, " c'est-à-dire de donner plus souvent essor à ma plume trop souvent rebelle. Ah, si, comme moi, vous étiez obligé de vivre dans le purgatoire d'une auberge, entre la porte où l'on se damne en buvant ; et le grenier où l'on fait son salut en endormant patiemment la misère ; si comme moi, vous étiez obligé de demeurer dans une petite chambre, où Borée s'introduit par l'unique fenêtre et les nombreuses fentes des cloisons, et vient impoliment éteindre ma chandelle au moment où j'essais de tourner une jolie phrase sur les plaisirs du riche, vous verriez que vous oublieriez bien vite vos amis, pour chercher dans votre lit, un abri contre le froid, le rhume, l'onglée, et le mal de dents.

Enfin, vous savez aussi, qu'il faut lire beaucoup pour se procurer un peu d'érudition. Eh bien, figurez-vous un pauvre j-eune diable comme moi, placé au milieu d'une petite ville étrangère, sans argent, et par conséquent sans amis, ne pouvant se procurer ni livres, ni gazettes, n'en recevant pas de votre ville, parce qu'il n'en peut pas payer l'abonnement; forcé de travailler depuis le lever du soleil jusqu'à ce qu'il soit, depuis longtemps disparu derrière les forêts de Kingston, figurez-vous tout cela, et quelque chose de plus encore. et vous aurez le secret de ce qu'il l'empêché de pa-tauger tout à sou aise dans le plaisant art d'écrire.—Je suis, etc., etc.

L'ARTIFAN.

A VENDRE A CE BUREAU.—**LE ROSELLIE**, *Histoire Canadienne* par Mr. Le Baron Régis de Trobriand.—Prix : UN CHELIN.

L'absence imprévue et accidentellement prolongée de l'imprimeur du *Fantasque* dans un moment où il était impossible de se procurer d'autres ouvriers, jointe à d'autres circonstances qu'il ne nous appartenait pas de maîtriser, ont empêché sa publication durant environ un mois. Nous espérons que nos lecteurs voudront bien recevoir notre feuille avec autant d'indulgence que par le passé et nous pardonner ce retard totalement involontaire et que nous regrettons, comme ils le croiront aisément, bien plus encore qu'eux-mêmes. Quoi qu'il en puisse être, nous reparaissons sans émotion sur la scène du monde où la bonté du public nous a dès long-tems habitués à trouver de nombreux amis parmi nos lecteurs; or d'après la règle la plus ordinaire, règle qui pour cela n'en est pas malheureusement la plus honorable pour l'humanité: on s'aime davantage après une longue séparation.

Le morceau suivant avait été écrit pour le 1r Janvier, jour où notre journal devait d'abord paraître; mais nous espérons que les prochains numéros qui contiendront les événements passés depuis que nous avons écorné la nouvelle année répareront autant que possible le tems perdu. Le *Fantasque* paraîtra désormais chaque Lundi comme par le passé jusqu'à la fin du volume c'est-à-dire, au No. 96, après lequel le format sera grandi.

UN AN DE PLUS.

Nous voilà tant bien que mal arrivés en l'an 1842, et malgré les souhaits innombrables et indescriptibles avec lesquels on salua le premier Janvier 1841, nous croirions prendre trop sous notre bonnet si nous nous permettions d'avancer que le pays ou les individus ont beaucoup à se féliciter d'avoir un an de plus sur la tête et peut-être sur la conscience. Cela n'empêche pas que la semaine qui vient de s'écouler s'est passée au milieu des protestations d'amitié, des embrassements, des serremens de mains, des souhaits sans fin pour la nouvelle année qui commence à marcher à pas de chameau et qui s'apprête à nous passer sur le corps aussi impitoyablement que les précédentes. Tous ceux qui se sont rencontrés ces jours derniers ont fait (au moins un grand nombre) acte d'hypocrisie exemple: un homme qui a passé (sans que nous sachions trop pourquoi) une bonne partie de l'an 41 à nous tourmenter secrètement, qui a consacré à nous nuire le peu d'esprit dont mère nature ne l'a pas doué, qui a usé au moins un demi-pouce de sa langue à médire de notre petit établissement, enfin qui a fait de grands efforts, heureusement de mince réussite, pour nous empêcher, autant qu'il lui fut possible, de tirer notre épingle du jeu, cet homme disons-nous fut un des premiers à s'emparer de notre main, à la serrer de manière à faire entrer les os de nos doigts dans la peau de leurs voisins respectifs; à nous secouer le bras comme si c'était la sonnette d'un café: « Je vous souhaite mille prospérités, dit-il, tou

ce que vous pouvez désirer; beaucoup de bonheur domestique, nombre de bonnes années ! » Nous ne vous rapporterons pas ce que nous lui avons répondu ; car c'était trop spirituel pour un impromptu ; vous croiriez que nous avons fait ce bon mot après coup. Nous désirons à chacun de nos lecteurs le bonheur de ne pouvoir citer, parmi ceux qui les auront visités, quelque bon ami de la trempe du notre dont nous n'avons rapporté le cas qui comme modèle du genre ; nous espérons que si cette petite exposition publique ne nous délivre pas de son amitié, au moins nous privera-t-elle de ses poignées de main qui en sont une image fidèle.

L'humanité prise au total est-elle à l'intérieur meilleure ou pire ? C'est ce que nous ne prendrons pas sur nous d'examiner, et pour cause : le tableau que nous ferions du genre humain ne manquerait pas d'être pris au sérieux par quelques originaux, qui, se reconnaissant, à leur grande honte, au fond de notre miroir, voudraient peut-être le briser au lieu de travailler à se corriger eux-mêmes. Notre examen ne ferait aucun bien aux autres, il courrait grand risque de nous attirer du mal : force nous est donc de rire sous cape et de ne rien dire. Du reste nous pensons que les hommes sont les mêmes qu'autrefois ; qu'ils ne sont ni plus méchants ni plus malheureux, en dépit de leurs plaintes incessantes, et des jérémiades qui donneraient à croire qu'à partir de notre goulu de père Adam jusqu'à nos jours nous n'avons fait que décliner. Nous croyons fermement que de son tems déjà chacun employait de son mieux ses petits talents naturels à tricher son voisin pour se procurer un inutile superflu devenu un indispensable nécessaire par la mauvaise habitude. Témoin notre bon père Adam lui-même qui commença sa vie par vouloir jouer un tour à son créateur. Déjà le marchand ne se le-ait pas faute de se plaindre des mauvaises années ; de crier contre les mauvais petits payeurs, tandis qu'après une longue suite de malheurs il faisait faillite et restait à la tête d'une jolie fortune dont on oubliait bien vite l'origine lorsqu'on allait s'asseoir à sa table, danser au feu de ses girandoles, laisser sa raison au fond de ses bouteilles de Champagne. Déjà les avocats faisaient de leur mieux pour consoler les veuves, (lorsqu'elles voulaient bien se laisser consoler) et servir de pères aux orphelins. Déjà l'on voyait des docteurs laisser mourir un patient afin de prouver que des confrères l'avaient inhabilement soigné. Déjà on voyait des ouvriers travailler, seur sang et eau tant que leur maître les surveillait, et jeter là le marteau, le ciseau, la pioche dès qu'il tournait le dos. Déjà on voyait les marchands de bois mettre les gros morceaux dessus et les colles dessous. Déjà on trouvait nombre de philosophes écrivant, pour s'enrichir, de fort beaux livres qu'ils vendaient fort cher sur le mépris des richesses et des plaisirs de ce monde. Déjà les musiciens escamotaient-ils force bouteilles, force jambons, force friandises aux bals où on les employait. Déjà les officiers publics saluaient jusqu'à terre les rédacteurs de journaux qu'ils auraient voulu voir à mille pieds sous le sol. Déjà on voyait les dames . . . mais chut ! j'oubliais qu'il ne m'est plus permis . . . Bref ! si de pareilles choses se passaient dans le paradis terrestre doit-on s'étonner de les voir se renouveler de nos jours dans un monde qui n'est pas un paradis, au contraire. Comme on peut le croire sur notre parole les hommes sont ce qu'ils étaient il y a six mille ans, quoiqu'ils aient pour la plupart passé six mille semaines dans ces six mille ans à se souhaiter mutuellement toutes sortes de bonnes chances et les deux cent soixante seize autres mille semaines à empêcher de tout leur pouvoir la réalisation de leurs vœux. Comme on peut le voir maintenant, l'année qui vient de s'écouler est une légère insignifiance dans le cours des siècles pour la race humaine, qui se pavane sur la terre

à la tête des animaux qu'elle méprise et dont elle devrait envier les qualités. Avant d'aller plus loin, je souhaiterai donc sérieusement à mes lecteurs de ressembler autant que possible aux bêtes. Je désire ardemment pour nos gouvernants la finesse du renard, la force de l'éléphant, la générosité du lion ; aux employés publics la souplesse du serpent, afin de pouvoir bien se plier en tous sens devant leurs supérieurs et de plus la poche du cormoran, pour mettre tous les deniers qu'ils ne manqueront pas d'accrocher de ci de là. Je souhaite à nos juges la même adresse que le singe qui goba l'huître que se disputaient deux plaideurs. Je souhaite à nos orateurs la mémoire du perroquet. Je souhaite au bon peuple la patience de l'âne et surtout son estomac, afin qu'il travaille bien pour ses bons maîtres ; qu'il ne rue pas du tout et qu'il puisse digérer les chardons qu'ils voudront bien lui laisser brouter. Je souhaite à mes amis la fidélité du chien ; aux *dandys* les plumes du paon ; aux marchands la griffe du chat tout en souhaitant aussi que leurs femmes n'aient point celles de la chatte. Je souhaite à nos artisans la persévérance, la prévoyance du castor et aussi les dents du cheval afin de pouvoir comme cet animal ronger son frein sans mot dire. Je souhaite aux gloutons l'appétit du requin, l'estomac de l'autruche. Je souhaite enfin aux ministres déchués, aux avarés, aux égoïstes aux banqueroutiers frauduleux, aux traîtres de tout genre l'adresse et la vaille de la taupe afin de pouvoir se cacher à cent pieds sous terre.

Maintenant que j'ai rempli mon devoir de simple particulier ou plutôt de particulier *simple* en me conformant à l'ennuyeux usage de faire mille vœux qu'on ne pense point, je veux faire mon devoir de journaliste et m'amuser à récapituler avec vous ceux des événements de notre pays, qui m'ont le plus frappé, durant l'année qui vient de s'écouler et qui aura été l'une des plus funestes à la nationalité canadienne qu'on laisse tomber pièce à pièce et qui bientôt ne vaudra plus la peine d'être défendue ni même mentionnée. A peine déjà est-elle bonne à jeter aux chiens ; les anglais s'en régaleront.

Nous avons vu dans cette année le siège du gouvernement transporté à Kingston que les américains peuvent envahir en quelques heures ; c'est une ville où il ne se vend aucun purgatif ; l'eau qu'on y boit et les hommes qu'on y voit tenant lieu de la plus admirable médecine. C'est de là que partiront aussi les médicaments qui doivent purger tous nos goussets des quelques écus qui pourraient encore ne pas nous gêner. Espérons que cette bonne aubaine rendra les Haut-Canadiens plus fidèles à la couronne britannique que par le passé.

C'est dans cette année que l'on a vu proclamer l'union des Canadas ; voilà le plus grand pas qu'ait fait le pays vers son indépendance ; il est vrai que nous payons cher pour ce plaisir-là. N'importe, il faut souffrir sa destinée surtout lorsqu'on ne peut pas faire autrement. Nous aimons beaucoup nos *chers frères* d'en haut et ils nous aiment tant qu'ils voudraient nous manger.

C'est dans cette année que mourut certain gouverneur que nous ne nommons pas, pour cause de dégoût. C'était un marchand, aussi a-t-il mené la politique en véritable calicot. Sous son règne on achetait pour deux sous de principes, pour quatre sous d'équité, pour un sous de conscience ; par exemple, on distribuait pour rien, force « justice égale » et encore était-ce trois fois plus qu'elle ne valait. Il est mort et nous n'avons pas entendu dire qu'il se soit versé une larme sur sa tombe ; seulement le bedeau de l'église où il a été enterré nous assure que ceux qu'on avait engagés pour cet office se sont contentés de cracher sur le marbre afin de l'humecter et de gagner leur argent.

C'est dans cette année que Sir Charles Bagot n'est pas venu remplacer milord Sydenham.

C'est dans cette année que le pays a tant ployé quoiqu'il soit représenté par le bâton. Les élections se sont faites par la force, par la fraude, par la corruption, et c'est ceux que la force la fraude et la corruption avaient élus qui devaient juger de la validité des plaintes de ceux qui se plaignaient d'avoir souffert de cette force, de cette fraude, et de cette corruption. On comprend facilement ce que devinrent ces plaintes.

C'est dans cette année que l'on a vu établir les moulins à taxer qui ne marchent pas encore assez fort au gre des meuniers. C'est encore là un des grands pas que le pays a faits vers son indépendance. Nous conseillions, (si nous étions un rebelle) aux conseillers municipaux qui aiment leur patrie, de taxer pour se faire payer, de taxer pour faire payer leurs amis leurs serviteurs et partisans, de taxer pour faire des projets de beaux chemins, de taxer pour des ponts suspendus en l'air, de taxer pour faire donner de l'éducation et le fouet à leurs enfants, de taxer pour faire entrer de l'argent dans la caisse municipale, de taxer pour les gardiens de la caisse, de taxer pour payer les videurs de la caisse. Cela joint aux taxes levées par les régistateurs) fera que le pays n'aura bientôt plus le son que dans la poche de ses maîtres et qu'il sentira les premières étreintes de la faim ; l'homme est brave quand il voit devant lui l'abondance, derrière lui la famine, il se réveille, secoue la vermine qui le ronge ! Alors, gare de devant ! encore une fois, nous remercions lord Sydenham et ses accolytes du précieux coup de collier qu'ils ont donné à la cause de la liberté des peuples. Bravo ! plus ça ira mal ; plus vite ça ira bien ! Dans ce moment-ci nous voyons le saut qui peut général ! Le pays est au pillage, chacun cherche à en escamoter une guenille. Et nos hommes donc ! ils font comme le bon chien qui après avoir défendu vaillamment le dîner de son maître contre les autres caniches ses voisins, se précipite à la fin sur la curée pour en avoir sa part ; vive les chiens ! Avouons que le pays l'a bien mérité. Nulle part on ne parle davantage de patriotisme qu'en Canada ; nulle part on ne le pratique moins. On nous prend tous nos hommes ; il est vrai qu'on ne les vole pas ; car on les paie bien et cela d'autant plus cher que l'argent sort de nos propres poches. Peut-on blâmer ceux qui cèdent à l'amorce ? Non ! Le pays pour lequel ils se sacrifient ne fait rien pour adoucir ces sacrifices ; on vote, on parle, on crie hurra, on fait des saluts, on donne des poignées de main ; de l'argent . . . dites ce mot et vos plus chauds admirateurs disparaissent comme la vertu à la vue de lord Sydenham. Or il est bien reconnu qu'avec des votes, de belles paroles, de chaudes félicitations, d'étreignantes poignées de main, une conscience nette et la bourse dito, on va tout droit en paradis en passant par l'hôpital ; encore ne pouvez-vous point y parvenir d'une manière décente sans argent. C'est ce que les irlandais ont bien compris ; au moyen de leur tribut, O'Connell est à l'abri de la vente ; et c'est ce que les Canadiens n'ont pas voulu comprendre ; ils perdent Morin. Que ceux qui le blâment montrent les sacrifices qu'ils ont faits pour leur patrie. L'adresse de nos maîtres à ce jeu est véritablement sans égale. Jusques dans les plus minimes choses ils nous ravissent nos défenseurs. Nous n'avions qu'un pauvre petit champion dans le conseil municipal : Mr. Huot y gardait nos droits pied à pied ; il s'y cramponnait du bec et de l'ongle ; il poussait encore un cri de désespoir dès qu'on nous enlevait une de nos immunités ; allons, cria ! un demi-tour de manivelle administrative et le voilà parti, engouffré, avalé ! c'est comme s'il n'avait jamais existé. Qui



le blâme parmi nous ? Ceux qui voudraient avoir sa place. Encore une fois : Sauve qui peut !

C'est dans cette année que la reine (Dieu la sauve s'il peut) a mis au monde un héritier présomptif. Les anglais, peuple jobard, ne savent comment fêter l'arrivée du nouveau venu qui vit dans ses langes comme le tout dernier de ses sujets. Cet événement va d'une manière et de l'autre arracher quelques millions annuels de plus à la misère publique : n'importe ; on se tortille du mieux qu'on peut pour avoir l'air de se réjouir. L'Angleterre a fait la folle pendant quelques jours. On a fait péter force canons, beugler force orchestres. En conscience ce n'était pas trop de bruit pour étouffer les cris des enfants qui meurent de faim et de froid. Sois tranquille, mon petit prince de Galles, tu les entendras plus tard ; ne pleure pas : quand tu seras plus grand on te donnera un beau cheval de bois en or avec lequel on aurait pu nourrir cent familles ; tu dormiras sur un lit avec lequel on vêtirait cinq cents orphelins ; ton baptême pourrait réchauffer des milliers d'infirmités. A Québec on veut singer Londres ; mais il appert que nous ne sommes, Dieu merci, ni si riches, ni si pauvres que les gens de la métropole britannique. Cela n'empêche pas qu'on ne s'y accorde guère davantage. Les uns voulaient une illumination générale ; mais notre conseil de ville, soit qu'il ait pris cette intention pour une mystification : soit une aversion invétérée contre les lumières qui feraient mieux ressortir les ténèbres où l'on se trouverait plongé le lendemain ; soit enfin un amour déréglé de la bonne chère pour lequel les *aldermen* de tous les pays sont renommés, n'a pas voulu entendre parler d'illumination. Alors on s'est jeté sur un dîner auquel devaient assister tous ceux qui sont disposés à gobeiger en l'honneur de tout événement ; à porter et surtout à avaler des toasts innombrables. On en était là lorsqu'un vertige de galanterie s'est emparé de toutes les têtes, même les plus blanches et les plus pelées on a décidé qu'un bal serait le meilleur moyen de témoigner notre loyauté qui va se résumer en une multitude d'ailes de pigeon, de soubresauts, d'entrechats, de rigandons et de pirouettes ; plus on sautera haut plus on sera réputé d'une loyauté pure et sans reproche. Laissons les sauter en paix.

Une meilleure manière de fêter dignement la naissance d'un prince a été inventée par Mr. Schlep. Il a fait délivrer en l'honneur de cet événement, à un grand nombre de pauvres bien recommandés, un pain, une soupe, de la viande et une bouteille de bière. Cela vaut mieux qu'un bal. Il faut ajouter aussi que les citoyens de Québec, à la tête desquels se trouve le maire pour une belle somme, font une souscription destinée à soulager des indigents. Nous serions loyaux déterminés si le mot de loyauté signifiait toujours un sentiment honorable. Mais un *loyalist* correspondant de *l'Argus* y donne un sens différent. Il s'oppose en furibond à la nomination de Mr. Belleau comme inspecteur de pompiers, seulement parceque ce monsieur est accusé d'avoir trempé dans l'événement de MM. Dodge et Theller. Si Mr. Belleau les avait livrés à la police pour gagner la grosse somme offerte pour leur arrestation, il eût été proclamé *loyal* d'emblée et le *loyalist* aurait voté pour qu'il fût couvert des faveurs de la corporation. Dieu nous garde d'une loyauté qui ressemble tant à de la vile (non pas à la haute) trahison.

Nous terminerons cette longue notice de l'année qui vient de s'écouler en nous souhaitant à nous-même, pour la prochaine, un grand nombre de nouveaux abonnés qui puissent nous payer régulièrement ; ce souhait n'est pas si égoïste qu'il pourrait l'imaginer ; car pour que cela ait lieu il faudrait que la prospérité fût plus générale que ne le promet l'état actuel de la province.